



Sous la présidence de Charlotte Casiraghi
Organisées par Joseph Cohen, Robert Maggiori, Raphael Zagury-Orly

DÉSIRS DE PHILOSOPHIE

**Théâtre du Fort Antoine
Monaco, 8 juillet 2020**

« Si on reprenait à Jean-Luc Godard les questions qu’il posait à l’art et si on les adressait à la philosophie – Que veut la philosophie ? Que peut la philosophie ? Que fait la philosophie ? – apporterait-on la même réponse que celle qu’a donné le cinéaste : Rien, tout, quelque chose ? D’autres réponses sont-elles possibles ? Si, comme l’art, la parole et l’écriture philosophiques entretiennent une relation complexe avec le vouloir, le pouvoir et donc avec l’agir, que peut-on encore espérer de la philosophie ? Que peut-on encore attendre, face aux multiples crises de notre actualité, leurs proliférations et leurs mutations, des désirs de la philosophie ? Entre consolation et doute, réaction et invention, critique et consentement, engagement et abnégation, qu’en est-il de la philosophie – aujourd’hui et demain ? »

Lectures et réflexions autour de textes philosophiques suivies d’un dialogue avec le public.

Présenté par

Joseph Cohen, professeur de philosophie au University Collège Dublin (Irlande) et Membre Fondateur des Rencontres Philosophiques de Monaco

Raphael Zagury-Orly, directeur de Programme au Collège International de Philosophie, enseignant à l’École Doctorale de Sciences Po Paris et Membre Fondateur des Rencontres Philosophiques de Monaco

Textes philosophiques

1. FRANZ ROSENZWEIG

(*L'étoile de la rédemption*, Paris, Éditions du Seuil, p. 22)

Si la philosophie ne voulait pas se boucher les oreilles devant le cri de l'humanité angoissée, elle serait tenue de prendre son point de départ – et de partir en étant consciente – de ce fait : le néant de la mort est un quelque chose, chaque néant renouvelé de la mort est un nouveau quelque chose, qui épouvante toujours à nouveau, qu'il est impossible de passer sous silence ni de faire taire. Et au lieu du néant un et universel qui, devant le cri de l'angoisse de la mort, plonge sa tête dans le sable, un néant qu'elle veut laisser seul précéder la connaissance une et universelle, la philosophie devrait avoir le courage de prêter l'oreille à ce cri et de ne pas fermer ses yeux devant la terrible réalité. Le néant n'est pas rien, il est quelque chose. A l'obscur arrière-plan du monde se dressent, comme son inépuisable présupposé, mille morts ; au lieu du néant un qui serait réellement rien, se dressent mille néants qui sont quelque chose justement parce qu'ils sont multiples. La multiplicité du néant que la philosophie présuppose, la réalité de la mort impossible à bannir du monde, qui s'annonce dans le cri impossible à étouffer ses victimes, ce sont elles qui font de la pensée fondamentale de la philosophie, la pensée de la connaissance une et universelle du Tout, un mensonge avant même qu'elle soit pensée.

2. WALTER BENJAMIN

(« Expérience et pauvreté », in *Œuvres, t. II*, Paris, Gallimard, 2000, pp. 364-365)

Dans nos manuels de lecture figurait la fable du vieil homme qui sur son lit de mort fait croire à ses enfants qu'un trésor est caché dans sa vigne. Ils n'ont qu'à chercher. Les enfants creusent, mais nulle trace de trésor. Quand vient l'automne, cependant, la vigne donne comme aucune autre dans tout le pays. Ils comprennent alors que leur père a voulu leur léguer le fruit de son expérience : la vraie richesse n'est pas dans l'or, mais dans le travail. Ce sont des expériences de ce type qu'on nous a opposées, en guise de menace ou d'apaisement, tout au long de notre adolescence : « C'est encore morveux et ça veut donner son avis. » « Tu en as encore beaucoup à apprendre. » L'expérience, on savait exactement ce que c'était : toujours les anciens l'avaient apportée aux plus jeunes. Brièvement, avec l'autorité de l'âge, sous forme de proverbes ; longuement avec sa faconde, sous forme d'histoires ; parfois dans des récits de pays lointains, au coin du feu, devant les enfants et les petits-enfants. – Où tout cela est-il passé ? Trouve-t-on encore des gens capables de raconter une histoire ? Où les mourants prononcent-ils encore des paroles impérissables, qui se transmettent de génération en génération comme un anneau ancestral ? Qui, aujourd'hui, sait dénicher le proverbe qui va le tirer d'embarras ? Qui chercherait à clouer le bec à la jeunesse en invoquant son expérience passée ?

Non, une chose est claire : le cours de l'expérience a chuté, et ce dans une génération qui fit en 1914-1918 l'une des expériences les plus effroyables de l'histoire universelle.

Le fait, pourtant, n'est peut-être pas aussi étonnant qu'il y paraît. N'a-t-on pas alors constaté que les gens revenaient muets du champ de bataille ? Non pas plus riches, mais plus pauvres en expérience communicable. Ce qui s'est répandu dix ans plus tard dans le flot des livres de guerre n'avait rien à voir avec une expérience quelconque, car l'expérience se transmet de bouche à oreille. Non, cette dévalorisation n'avait rien d'étonnant. Car jamais expériences acquises n'ont été aussi radicalement démenties que l'expérience stratégique par la guerre de position, l'expérience économique par l'inflation, l'expérience corporelle par la faim, l'expérience morale par les manœuvres des gouvernements. Une génération qui était encore allée à l'école en tramway hippomobile se retrouvait à découvert dans un paysage où plus rien n'était reconnaissable, hormis les nuages et au milieu, dans un champ de forces traversé de tensions et d'explosions destructrices, le minuscule et fragile corps humains.

3. EMMANUEL LEVINAS

(« La souffrance inutile », in *Entre nous*, Paris, Livre de Poche, 1991, p. 107/p. 109)

C'est peut-être le fait le plus révolutionnaire de notre conscience du XX siècle – mais aussi un événement de l'Histoire Sainte – que la destruction de tout équilibre entre la théodicée explicite et implicite de la pensée occidentale et les formes que la souffrance et son mal puisent dans le déroulement même de ce siècle. Siècle qui en trente ans a connu deux guerres mondiales, les totalitarismes de droite et de gauche, hitlérisme et stalinisme, Hiroshima, le goulag, les génocides d'Auschwitz et du Cambodge. Siècle qui s'achève dans la hantise du retour de tout ce que ces noms barbares signifient. Souffrance et mal imposés de façon délibérée, mais qu'aucune raison ne limitait dans l'exaspération de la raison devenue politique et détachée de toute éthique. [...]

La disproportion entre la souffrance et toute théodicée se montra à Auschwitz avec une clarté qui crève les yeux. Sa possibilité met en question la foi traditionnelle multimillénaire. Le mot de Nietzsche sur la mort de Dieu ne prenait-il pas dans les camps d'exterminations la signification d'un fait quasi empirique ? [...]

Elle rend impossibles et odieux tout propos et toute pensée qui l'expliqueraient par les péchés de ceux qui ont souffert ou sont morts. Mais cette fin de la théodicée qui s'impose devant la démesurée épreuve du siècle ne révèle-t-elle pas, du même coup, d'une façon plus générale, le caractère injustifiable de la souffrance dans l'autre homme, le scandale qui arriverait par moi justifiant la souffrance de mon prochain ? De sorte que le phénomène même de la souffrance dans son inutilité est, en principe, la douleur d'autrui. Pour une sensibilité éthique – se confirmant, dans l'inhumanité de notre temps, contre cette inhumanité – la justification de la douleur du prochain est certainement la source de toute immoralité.

4. JEAN FRANÇOIS LYOTARD

(*Pourquoi philosopher ?*, Paris, Puf, 2012, p. 107-109)

Nous nous demandions : mais à quoi sert de philosopher, puisque la philosophie, de son propre aveu, ne referme aucun dossier, ne conclut aucun système et, strictement parlant, ne mène à rien ? Nous répondrons ceci : vous n'échapperez pas au désir, à la

loi de la présence-absence, à la loi de la dette, vous ne trouverez aucun refuge, pas même dans l'action, qui bien loin d'être un abri, vous exposera plus ouvertement que n'importe quelle méditation à la responsabilité de nommer ce qui doit être dit et fait, c'est-à-dire d'enregistrer, d'entendre et de transcrire, à vos risques et périls, la signification latente dans le monde « sur lequel » (comme on dit) vous voulez agir. Vous ne pouvez transformer ce monde qu'en l'entendant, et la philosophie peut bien avoir l'air d'un ornement sclérosé, d'un passe-temps de demoiselle de bonne famille (parce qu'elle ne produit pas des avions supersoniques ou parce qu'elle travaille en chambre et n'intéresse presque personne) elle peut être tout cela, et elle l'est réellement : il reste qu'elle est ou peut-être aussi ce moment où le désir qui est dans la réalité vient à lui-même, où le manque dont nous souffrons, en tant qu'individu ou en tant que collectivité, où ce manque se nomme et en se nommant se transforme. Mais ce manque, direz-vous, cesserons-nous enfin de l'éprouver ? La philosophie nous dit-elle quand, comment nous pouvons en finir avec lui ? Ou bien, si elle sait, comme elle a l'air de le savoir aujourd'hui, que ce manque est notre loi, que toute présence se donne sur fond d'absence, alors n'est-il pas légitime, raisonnable, de désespérer, de s'abrutir ? Mais vous ne trouverez pas refuge non plus dans la bêtise, car n'est pas brute qui veut ; il vous faudrait refuser la communication et l'échange, il faudrait que vous obteniez le silence absolu ; or il n'y a pas de silence absolu, justement parce que le monde parle déjà, même si c'est d'une façon confuse, et que vous-même continueriez au moins, de rêver, ce qui en dit déjà bien trop quand on ne veut plus rien entendre. Voici donc pourquoi philosopher : parce qu'il y a le désir, parce qu'il y a de l'absence dans la présence, du mort dans le vif ; et aussi parce qu'il y a l'aliénation, la perte de ce qu'on croyait acquis et l'écart entre le fait et le faire, entre le dit et le dire ; et enfin parce que nous ne pouvons pas échapper à cela : attester la présence du manque par notre parole. En vérité : comment ne pas philosopher ?

//

Les informations concernant les activités des Rencontres Philosophiques de Monaco sont disponibles sur les réseaux sociaux @philomonaco, le PhiloBlog www.philomonaco.com/blog et la lettre d'information disponible sur inscription via www.philomonaco.com.